

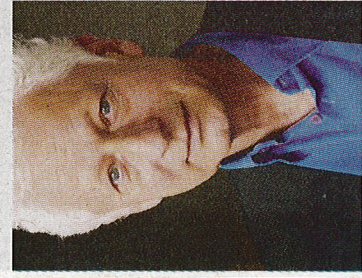


ROBERT CAHEN

Extraits de «Sept visions fugitives» (1995) et, à droite, de «L'Entr'aperçu» (1980) de Robert Cahen.

# « La musique ne doit pas être le miroir de l'image, mais son alter ego »

**E N T R E T I E N** Initié à la musique concrète par Pierre Schaeffer, le vidéaste Robert Cahen construit une oeuvre en forme d'interrogation poétique sur le temps, les images et la matière sonore



Robert Cahen.  
DR

**P**ionnier de l'art vidéo en France, Robert Cahen est depuis trente ans une figure majeure de la scène internationale. A 68 ans, ce musicien de formation, élève de Pierre Schaeffer au Conservatoire de Paris en classe de composition électroacoustique, a élaboré une oeuvre poétique et exigeante où la musique et l'image jouent le jeu des correspondances baudelaïriques. En préfiguration de l'exposition « Entrevoir » qui lui sera consacrée au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg (du 15 mars au 11 mai 2014), le Festival Musica a imaginé d'insérer des vidéos de Robert Cahen dans le déroulé de cinq concerts, et de proposer une installation retraçant ses relations avec la figure emblématique du compositeur Pierre Boulez.

**Pour la première fois, votre travail de vidéaste sera intégré au processus vivant d'un concert. Qu'attendez-vous de cette confrontation ?**

Introduire une partition d'images au sein du concert « classique » relève de l'expérimental. Cela me rend très curieux du résultat. De mon côté, j'ai confié au directeur du festival, Jean-Dominique Marco, le coffret rétrospectif de mes oeuvres, paru chez Ecart Production en 2011. Lui m'a fait parvenir le corpus des oeuvres musicales au sein desquelles mon travail allait être intégré. J'ai suggéré quelques titres auxquels je tenais, comme *Sanaa*, *passages en noir*, qui utilise le début de la *Passion selon Saint Jean*, de Bach.

**Vous avez toujours été particulièrement sensible au son et à l'image. Cela vient-il de votre enfance ?**

J'ai été bercé par la musique qu'écoutait mon père (il rêvait d'être chef d'orchestre). Il avait fondé après la guerre l'un des premiers ciné-clubs de France, à Mulhouse. Très jeune, j'ai vu Eisenstein, Autant-Lara, Renoir, Fellini... William Wyler, qui était son ami d'enfance, venait nous parler de *Ben-Hur* qu'il tournait à Rome ! Pour ma part, j'ai pratiqué jusqu'à l'âge adulte le piano et l'orgue. Mais c'est en suivant les cours de musique concrète de Pierre Schaeffer que mon désir s'est orienté vers la vidéo.

**Que vous a appris l'enseignement de Pierre Schaeffer ?**

Je suis entré à 24 ans comme stagiaire au Groupe de recherches musicales (GRM). Il y avait des musiciens, des ethnomusicologues, des psychiatres, des sociologues... J'ai côtoyé Robert Cohen-Solal, qui composait la musique des *Shadocks*, de Jacques Rouxel, Bernard Parmegiani, et surtout Michel Chion, avec qui j'ai beaucoup collaboré par la suite. J'allais écouter Cage, Stockhausen, les musiques de Bali, de l'île Maurice... Je me souviens des « concerts cochés » de Pierre Henry ! Puis je suis passé au GRI (Groupe de recherche de l'image). C'est là que, après m'être essayé aux prototypes, j'ai proposé ma première vidéo. J'avais eu l'idée de transposer à l'image les techniques de la musique concrète (collage, montage, mixage, etc.) de façon à lui faire raconter autre chose.

**Compositeur, vous étiez aussi le pourvoyeur de sons de vos propres images...**

Chez moi, tout a toujours d'abord marché à l'intuition. J'étais jeune, libre, heureux de travailler et de chercher, de faire des essais – les fameuses « trouvailles » de

Pierre Schaeffer, qui avait fait sienne la phrase de Picasso, « *Je trouve d'abord, je cherche ensuite !* »

**Tout aurait dû vous tenir éloigné de Pierre Boulez, qui détestait la musique électroacoustique. Vous avez pourtant travaillé sur « Répons » en 1985...**

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à l'Ircam (*Institut de recherche et coordination acoustique/musique*) pour le tournage du film d'Hugo Santiago, *Écoute voir* : je jouais mon rôle de compositeur aux côtés de Catherine Deneuve et Sami Frey. Des années plus tard, j'ai été contacté pour participer au prototype d'une émission de musique contemporaine à la télévision. L'oeuvre choisie était *Répons*. J'ai écouté la musique, qui m'a plu au point d'aller l'entendre en concert à Bâle. J'ai alors proposé une note d'intention qui indiquait l'emploi d'images additionnelles ne faisant pas partie du filmage des artistes. Boulez a semblé satisfait. L'oeuvre a été jouée pour ses 60 ans, au Centre Georges-Pompidou, avant d'être diffusée le 8 mars 1986 sur FR3, en stéréo avec France Musique.

**Votre collaboration ne s'est d'ailleurs pas arrêtée là...**

Non, je l'ai revu pour ses 80 ans au Louvre, et je lui ai demandé si je pouvais réaliser un travail à partir de sa direction d'orchestre. Il a accepté. En 2011, l'installation vidéo *Le Maître du temps-Pierre Boulez dirige « Mémoriale »* lui a été présentée à l'occasion de ses 86 ans.

**Et votre rapport à la musique classique ?**

J'ai mis quarante ans avant d'oser utiliser la musique de Bach sur mes images. Une bande sonore doit dégager une force

aussi grande que celle de l'image. Elle ne doit pas être son miroir, mais son alter ego. Ensemble, elles construisent une troisième me forcée.

**A partir de 1997, vous avez aussi réalisé des installations vidéo. Qu'est-ce que cela vous a apporté ?**

La vidéo conserve la relation frontale du cinéma. Dans l'installation, il y a une mise en espace de l'image et une participation active du spectateur. Cela m'a permis d'aller au-delà de la narration, vers des choses très profondes en moi, qui me tourmentaient et que j'ai ainsi pu exprimer.

**Ces choses – le souvenir, la disparition, l'entraperçu – sont-elles des antidotes au passage du temps ?**

Mon travail n'est pas un combat contre la mort. Mais plutôt une façon d'aborder et de traduire une certaine appréhension du monde. Mon souhait profond est de rencontrer les autres. Mais je suis souvent dépassé par la signification de mon propre travail.

**L'art vidéo a dû trouver sa place entre le cinéma et la photo. Aujourd'hui, il a envahi notre monde...**

Nous, vidéastes, n'étions appréciés ni par les tenants du cinéma expérimental ni par les photographes. Mais les années 1990 ont permis un brassage. Il existe désormais une histoire de l'art vidéo. L'image, certes, est aujourd'hui galvaudée, elle a perdu de son pouvoir. Tout le monde prend des photos, fait de la vidéo. Mais le « voir » n'est pas donné, il requiert un discernement de l'œil. Le temps décidera de ce et de ceux qui restent. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
MARIE-AUDE ROUX

## Fin de carême pour Francesco Filidei

Le compositeur italien rompt avec l'ascétisme et s'abandonne à son penchant naturel pour la couleur, manifeste dans sa troisième « Ballata »

**N**é à Pise en 1973, Francesco Filidei a tout de l'homme de qualité dans la catégorie « compositeur contemporain ». Son itinéraire de formation est semblable à celui des fers de lance européens de sa génération. Débuts sur le sol natal (orgue et écriture au conservatoire de Florence), prolongement des études à l'étranger (mêmes disciplines au Conservatoire de Paris), puis perfectionnement à Royumont (session « Voix nouvelles ») et à l'Ircam (cursus d'informatique

à Takefu, Francesco Filidei lève le voile sur sa prochaine création, une pièce pour piano et quinze instruments, que l'ensemble strasbourgeois Linea donnera le 4 octobre dans le cadre de Musica. Son titre, *Ballata n°3*, évoque la balade « au sens romantique » qui consiste à arpenter différentes pistes au sein d'une forme fixe, à l'instar des deux premières *Ballata* et du concerto pour violoncelle (*Ogni gesto d'Amore*) – programmé à Musica le 27 septembre. Le nouvel opus se fonde sur le déploiement

d'une gamme chromatique ascendante dont chaque note ouvre sur « un état émotif particulier ». Il en résulte une douzaine de sections aux « couleurs » différenciées que le compositeur investit avec une contrainte (le parcours de la gamme) les douze degrés de la gamme) assez minime, celle d'une direction à suivre de loin en loin tout en gardant sa liberté de mouvement. Francesco Filidei emploie à dessein le terme de « couleurs », car il est sensible à la synesthésie, mais « pas comme Messiaen », s'empresse-t-il

d'ajouter, sans préciser davantage sa manière d'associer teintes et sons. Un autre nom vient à l'esprit quand on évoque l'aspect bruitiste et minimaliste de ses oeuvres. « *Salvatore Sciarrino, certes, mais j'en suis revenu* », réplique l'auteur d'une *Ballata n°3* à entendre dans la descendance de... Vivaldi. « *Et même de Verdi* », renchérit celui qui pense s'exprimer avec la même économie de moyens que ses aînés des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Au programme de l'ensemble Linea figure un autre Italien, Fausto Romitelli

(1963-2004), qui pourrait compléter ce panorama de créateurs enclins à s'exprimer à partir d'éléments « basiques ». Le concert permettra aussi d'entendre *Toccata, cesco Filidei*, alors qu'il s'interdisait toute référence à la couleur. « *Avec la Ballata n°3, je mets fin à un long carême* », confie le musicien, dont le festival rhénan devrait démontrer qu'il est bel et bien transalpin, en dépit de son curriculum vitae cosmopolite. ■